

L'OBSERVATOIRE DE MEUDON APRÈS

LA GUERRE (Période 1945~1950)

INTRODUCTION

Au début de l'année 1945, d'Azambuja, se rappelant comment il avait été lui-même recruté par H. Deslandres 46 ans auparavant, s'en fut trouver M. Girault, directeur à Meudon de l'école Ferdinand Buisson, en quête d'un ancien élève disposé à travailler à l'observatoire.

Le hasard voulut que je rencontrais M. Girault quelques jours plus tard ...

Et c'est ainsi qu'à quelque temps de là, je me présentai un certain matin à la grille de l'observatoire.

Habitant Meudon depuis 1932, je connaissais bien la terrasse pour y être souvent venu jouer avant la guerre. Souventes fois aussi, j'avais emprunté l'escalier en fer situé à peu près au milieu de la terrasse publique, jumeau de celui qui encore aujourd'hui relie la première à la deuxième terrasse. Cet escalier permettait au public de traverser le domaine de l'observatoire pour accéder par la grille de Versailles à la forêt et à l'étang des Fonceaux qui devait devenir après la guerre le stade de la Régie Renault.

Pour l'heure, l'étang des Fonceaux, à sec, était encore occupé par une batterie de canons allemands pointés sur Paris. La terrasse de l'observatoire, fermée au public depuis 1940, montrait, près de la statue de Janssen, un mirador en bois dont l'étage supérieur n'était plus occupé par les batteries antiaériennes qui y avaient passé l'occupation dans une relative tranquillité.

Ce matin de l'hiver 1945, à mon timide appel, on me fit entrer dans le poste de garde, un homme trapu et très rouge de visage, enficha un jack dans une prise, tourna une manivelle, parla quelques instants et m'indiqua le chemin du bureau de M. d'Azambuja.

Errant dans la deuxième cour, je rencontrai un homme dont la casquette portait le sigle " OP " ¹ qui me fit monter un étage d'escalier malodorant, me fit emprunter un tortueux et sombre couloir pour finalement m'introduire dans un bureau dont la fenêtre donnait sur l'esplanade à l'endroit (11) ² où sont actuellement les locaux de la radioastronomie.

Mon entretien avec d'Azambuja fut court, il me parla des observations et du service des dimanches, du dessin des cartes synoptiques dont il me montra un exemplaire, ce qui ne me parut pas très difficile (sans me dire que les problèmes étaient ailleurs !), m'annonça que je serai payé 3300 francs par mois; ce n'était pas beaucoup et de plus, c'était faux, mes premiers mois furent payés 2700 francs. Ayant laissé mes coordonnées, je partis et, oubliant presque la péripétie, retournai à mes études.

Le 8 avril 1945, d'Azambuja me téléphona pour m'annoncer

¹ OP = Observatoire de Paris, cela va sans dire.

² Voir le plan des communs en page 5.

triomphalement ma nomination au grade d'aide technique du CNRS. Et c'est ainsi qu'un beau matin du mois d'avril 1945, je débarquais au laboratoire Est des communs Aventure qui devait durer pour moi jusqu'à fin 1992.

LES PERSONNES

Dresser la liste du personnel de l'observatoire à mon entrée en fonction n'est pas une tâche écrasante ! L'établissement était sans directeur, Ernest Esclangon était parti, André Couder, l'opticien, assurait l'intérim. Il venait souvent à Meudon généralement accompagné de son fils d'une dizaine d'années. Meudon comptait trois astronomes titulaires : Lucien d'Azambuja qui assurait la gestion de l'établissement, Fernand Baldet qui présidait la Société Française de Photographie, Bernard Lyot, Membre de l'Institut. Il y avait un aide-astronome, Marguerite d'Azambuja qui assumait aussi le travail de bibliothécaire et Charles Bertaud, traqueur de novæ, qui n'était encore qu'assistant. Un seul aide-technique, Oberlin aidait tout le monde avec une grande efficacité. A l'atelier, on trouvait Marcel Brebion et Marius Devove. Il y avait aussi les garçons de laboratoire chargés du ménage, du chauffage et des menus travaux Monfort et Frappat qui était aussi garde à mi-temps. Il y avait encore "le père Chaudot" chargé de l'entretien des instruments, qui atteignait l'âge de la retraite. Au jardinage, sous la houlette de Havard qui brigua le Mérite Agricole, il y avait Georget, Villeneuve et Gaucher. Au poste de garde, le concierge, Lempérière, un garde, Leroy assisté de Frappat à mi-temps. Le secrétariat de Meudon était assuré par Daudard, homme affable, assez inefficace et le sachant, auteur de la phrase "je suis ad hoc mais non idoine". Daudard était sous les ordres de Charreton, secrétaire de l'Observatoire, personnage universellement détesté que je n'ai pratiquement pas connu mais dont Roger Servajean a gardé toute sa vie un souvenir ému. Peu après mon entrée à l'observatoire, il me convoqua pour me demander mon âge qu'il reporta soigneusement sur un questionnaire en regard de ma date de naissance déjà inscrite ! En juillet apparurent Henri Grenat, rapatrié de son oflag de Prusse orientale après un détour par Odessa, et Roger Servajean, qui, l'année scolaire terminée, reprenait son poste à l'observatoire.

Peu de temps après mon arrivée, Danjon fut nommé directeur. Avec lui, arriva Marandon, nouveau secrétaire général. L'observatoire fut officiellement divisé en services, d'Azam était chef du service des spectrohéliographes, Lyot dirigeait le service des couches extérieures du Soleil et Baldet celui des étoiles et comètes (je ne garantis pas l'exactitude des termes).

L'année suivante ³ vit arriver Dollfus qui rejoignit Grenat et Oberlin dans le service Lyot. En 1947, Mme Herman puis Mlle de Obaldia rejoignirent Baldet et Bertaud au service des étoiles et comètes. Cette même année, Oberlin, qui allait être père de famille, trouva un emploi mieux payé et quitta l'observatoire. En 1947, Macris, astronome grec, vint à Meudon commencer avec Lyot une thèse sur la granulation. Puis, Mellina fut embauché à l'atelier.

D'Azam avait plus de 60 ans lorsqu'il m'engagea. C'était un homme pas très grand, toujours tiré à quatre épingles, costume trois pièces, chemise à col dur, regard pétillant derrière ses lorgnons. Fier de sa réussite sociale, excellent instrumentaliste, il était intraitable sur le service, très exigeant pour le fini dans l'exécution. Il estimait les épaisseurs des traits au dixième de millimètre, sans loupe en plaçant ses yeux de myope tout contre la feuille. Lorsque je suis

³ Ce récit étant entièrement écrit de mémoire, il y a certainement des approximations dans la chronologie.

arrivé, il passait le plus clair de son temps derrière sa machine à écrire, tapant avec deux doigts sur une vieille "Royal" qu'il avait achetée d'occasion en 1928. Le matin il répondait au courrier qui était important car il était encore à l'époque président de la commission 11 de l'UAI. L'après-midi, il rédigeait ce que les d'Azam appelaient leur mémoire (et Monfort leurs mémoires).

Je n'avais que peu de rapports avec Baldet, spécialiste des comètes. Il n'observait pratiquement plus. Plus grand que d'Azam, le dos légèrement voûté, il parlait d'une voix cassée assez désagréable. Je lui dois un certain nombre de conseils en photographie qui me furent précieux.

A cause des filtres monochromatiques, j'ai travaillé un peu plus avec Lyot. C'était un homme charmant et timide malgré sa célébrité. Il venait travailler en Vélosolex ou encore dans une vieille Citroën B 12 lorsqu'il amenait sa paire de caniches à l'observatoire. Sa distraction était proverbiale, s'il vous empruntait quelque chose à quoi vous teniez tant soit peu, il valait mieux le suivre et récupérer l'objet avant qu'il n'ait fait le voyage du Pic du Midi.

J'ai passé avec Bertaud beaucoup de nuits à la table équatoriale à faire ses observations systématiques de recherche des novæ. C'est ainsi que j'ai participé à la découverte de la nova Aquilæ 1946. La publication qui s'ensuivit lui donna un coup de pouce certain pour sa promotion au grade d'astronome adjoint.

C'est Mme d'Azam qui m'a appris à faire les observations et qui m'a fait trimer sur les cartes synoptiques. Encore plus que son mari, elle était intraitable sur la qualité du travail. Il m'est arrivé de faire accepter par Monsieur un travail que Madame avait refusé ! C'était quelque chose qu'il ne fallait pas renouveler trop souvent car pendant leur trajet commun, à pied, entre l'observatoire et leur domicile, tous les événements de la matinée ou de l'après-midi étaient commentés. Elle avait une haute opinion du travail qui se faisait à Meudon et de la condescendance pour ce que faisaient les autres solaires. Kovina Milosevic, stagiaire Yougoslave, me dit un jour : "on dirait que le Soleil est la propriété de Mme d'Azam". Les d'Azam travaillaient ensemble. Le mémoire était leur œuvre commune, la réalisation des cartes synoptiques aussi. En plus, Mme d'Azam avait entrepris seule une étude sur les groupes de taches afin, disait-elle, de montrer que ce n'était pas par incapacité qu'elle n'avait pas fait de thèse.

J'ai passé trente ans aux côtés de Roger Servajean, notre complicité était telle que souvent on s'est étonné que nous ne nous tutoyions pas. Servajean était très soupe au lait, intelligent et passionné, ce qui influençait parfois son jugement qu'il avait très sûr quand il ne se laissait pas emporter. Démonstrateur au palais de la découverte, Servajean avait été embauché par d'Azam en 1938 pour dessiner les cartes synoptiques, payé sur la subvention de l'UAI. Pendant l'occupation, il était allé se mettre à l'abri près d'Orthez où il enseigna les mathématiques à l'école des Roches. Je travaillais avec lui aux cartes, et l'aidais dans ses efforts pour trouver la bonne solution mécanique à l'anamorphoseur de clichés solaires qu'il avait conçu. Je fus témoin de ses affrontements avec les d'Azam pour imposer l'utilisation de l'anamorphoseur à la confection des cartes synoptiques, puis pour se servir de cet instrument à l'élaboration d'une thèse sur les mouvements des taches. C'est là que le climat commença à se dégrader et que se créa la situation qui devait aboutir au départ de Servajean dans le service de Michard.

Henri Grenat était un homme à la personnalité peu banale. A mon arrivée à l'observatoire, il se racontait qu'il avait écrit une thèse, juste avant la guerre, dont Bruhat aurait dit qu'il ne la comprenait pas. En attendant, Grenat était sans thèse et aide-astronome. Il passait pour être très fort en mathématiques. Quand quelqu'un avait un problème de quelque ordre qu'il fût, il consultait Grenat et repartait généralement avec une réponse. Esprit terriblement critique et caustique, il ne s'embarrassait pas de circonlocutions pour exprimer sa façon de voir, surtout à l'encontre des gens qu'il n'aimait pas et spécialement s'ils étaient plus haut placés. A la fin des années 50, ses provocations vis-à-vis de Danjon, homme très orgueilleux, faisaient la désolation de ses amis et la joie des spectateurs indifférents. Quand Grenat n'était pas en train de dépanner quelqu'un, il écrivait d'interminables colonnes de chiffres qu'il lisait sur une antédiluvienne machine à calculer dont il tournait la manivelle. Il passait aussi beaucoup de temps à l'atelier à donner des idées à Brebion ou à faire travailler Devove.

Marius Devove qui travaillait auparavant au Muséum d'Histoire Naturelle à nettoyer et assembler des ossements d'animaux plus ou moins préhistoriques, avait remplacé Martin, mécanicien à Meudon, lorsqu'il avait quitté l'observatoire sollicité par Dunoyer, pour aller travailler dans le privé. En fait, les gens du Muséum avaient profité de l'occasion pour se débarrasser de Marius qui de sa vie n'avait vu une machine-outil. Devove, logé à l'observatoire comme tout le monde, faisait de fréquentes visites à son cellier, dans la troisième cour. Il y rencontrait un litre de vin rouge qui se vidait progressivement au fil des visites. En fin d'après-midi, le mécanicien était plutôt somnolent, la précision de la mécanique s'en ressentait.

Brebion était un excellent mécanicien. Fils de l'intendant d'un domaine nobiliaire (comme le commissaire Maigret), il avait été élevé et élevait ses filles selon de stricts principes issus de la morale chrétienne. Il avait appris son métier chez un horloger de campagne, avait travaillé en usine puis dans le laboratoire de physique du Duc de Broglie, où il avait connu, jeunes thésitifs, Leprince Ringuet, Dauvillier, Trillat. Il avait une énorme expérience du travail de laboratoire et maîtrisait bien les techniques du vide. Son travail était "léché", on ne pouvait pas y trouver une trace d'outil. L'homme avait un humour certain, il trouvait toujours le mot juste, quelquefois cinglant pour caractériser quelqu'un. Très "soupe au lait" et d'un abord parfois rugueux, il commençait par déclarer que ce qu'on lui demandait de faire était infaisable (sauf avec Lyot pour lequel il avait une sorte de vénération). Naturellement, il finissait toujours par faire le travail et trouvait des solutions à tous les problèmes.

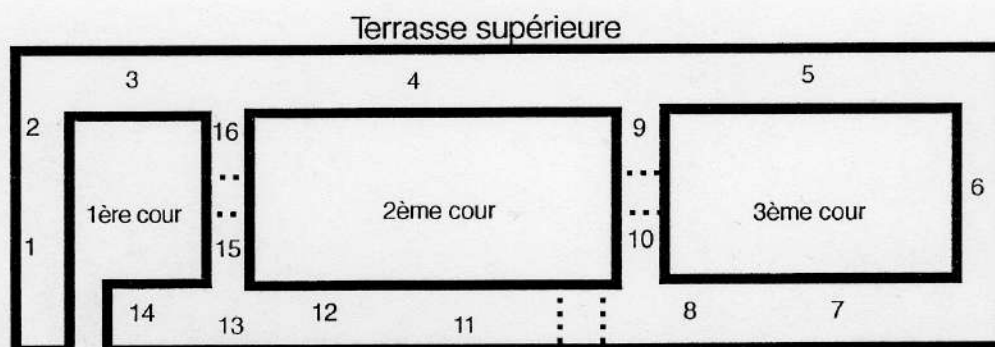
L'arrivée de Mellina à l'atelier changea quelque peu les données. Il travaillait rapidement au détriment de la présentation. Fils d'Italien, un peu hâbleur, il n'avait rien pour s'entendre avec Brebion. Il prit pour cible de ses sarcasmes et de ses farces le pauvre Marius dont la vie paisible se termina. Néanmoins, la rapidité d'exécution et l'état d'esprit "bricoleur" de Mellina étaient appréciés. On était content d'obtenir une pièce mécanique dans un délai assez court, même si elle ne ressemblait pas à une pièce de musée. Mellina vécut mal une note de service dans laquelle Brebion était désigné (à juste titre) comme chef de l'atelier. Il se laissa prendre aux belles paroles d'un Vénézuélien qui préparait une thèse avec Mme Herman et il finit par s'expatrier.

Charles Leroy était une autre figure de l'observatoire. Garde lors mon entrée, il prit le poste et l'emploi de Chaudot lorsque celui-ci prit sa retraite. A partir de ce moment, il se consacra presque exclusivement à la menuiserie. Il était

très habile au travail du bois. Entre autres choses, il fabriqua le faux plancher de la coupole du 60 cm. et l'habillage du spectrohéliographe double de d'Azam. Apiculteur habile, il passait son temps libre à la menuiserie à fabriquer des ruches et des cadres, reconvertissant les caisses à obus en objets bucoliques. Probable conséquence de son long passage chez les gardes, Leroy aimait faire des rapports. D'Azam et Daudard disaient qu'il y avait dans leurs tiroirs des écrits sur tout le monde. J'avais eu connaissance de quelques rapports anciens, illustration caricaturale du style "gendarme". Naturellement, je n'avais pas été épargné, Daudard m'en avait prévenu ; je n'ai jamais su à quel propos.

Frappat, garçon de laboratoire et garde à mi-temps, n'était jamais ni à l'un ni à l'autre de ses emplois, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus grand "récupérateur" de temps de l'observatoire. Il était célèbre pour avoir "emprunté" certain jour, dans le jardin de Devove, des fleurs qu'il avait offertes à Mme Danjon.

LES LIEUX



ETAGE SUPERIEUR 1-2 : appartements ; 3-4-5 : locaux délabrés ; 6-7-8 : appartements ; 9-10 : service solaire à partir de 1946 ; 11-12 : appartements inoccupés, bureau de d'Azam jusqu'à fin 1946 ; 13-14 : appartements du Directeur ; 15-16 : bibliothèque, salle de lecture, secrétariat.

REZ-DE-CHAUSSEE 1-2 : celliers, réserve de la bibliothèque à l'entresol ; 3 : bric-à-brac ; 4 : labo-ouest ; 5 : jardiniers ; 6 : inoccupé ; 7 : menuiserie, dépôt de matériel (canon) ; 8 : celliers ; 9 : accumulateurs ; 10 : atelier-labo, anamorphoseur (plus tard, à l'entresol) ; 11 : labo-est, labo Lyot, labo-photo, salle des pendules ; 12 : labo Grenat (fin 46), atelier de mécanique ; 13 : salle d'argenterie ; 14 : garages ; 15 : sous la voûte, toilettes communes ; 16 : réserve de la bibliothèque.

La vie de l'observatoire était concentrée dans la deuxième cour des communs. Ils avaient extérieurement la même apparence qu'aujourd'hui, bâtiments historiques obligent. A l'intérieur, les bâtiments occupés étaient tout juste vivables, les autres étaient complètement délabrés ; par exemple, il n'était pas recommandé de circuler sans précaution au premier étage des parties 3, 4 et 5 dont le plancher était complètement pourri.

Le labo-est était une vaste pièce d'environ 10x8 mètres éclairée par 4 fenêtres avec une sortie sur la deuxième cour et une sur une antichambre d'où

partait l'escalier menant à l'étage supérieur; trois portes donnaient accès au labo de Lyot, au labo-photo et à la salle des pendules amoureusement surveillées par d'Azambuja.

Sur la deuxième terrasse, il y avait la grande coupole, les deux petites qui n'avaient pas leur extension qu'elles ne recevront que vers la fin des années soixante, la table équatoriale qui avait alors une quinzaine d'années, le grand sidérost et le petit sidérost où travaillait une équipe de cosmiques sous la direction de Dauvillier. Il y avait aussi la "négresse aux yeux bleus", tour noire destinée à l'observation des rayons cosmiques et dont les hublots avaient été peints en bleus pendant la guerre.

A l'endroit où se trouvent actuellement le bâtiment Soleil-Planètes, le SIO, le LAM etc. il y avait des jardins potagers attribués au personnel.

La terrasse supérieure était traversée par le chemin public dont les clôtures métalliques coupaient le domaine en deux parties. A mon arrivée à l'observatoire, bien que la terrasse publique fût fermée, les clôtures étaient toujours en place. Pour aller aux instruments, il fallait emprunter l'escalier en fer (le même qu'aujourd'hui), traverser le chemin public, donc ouvrir deux portes fermées à clé, pour avoir accès au domaine des instruments. La grande coupole n'avait pas de plancher mobile mais une plate-forme solidaire de la coupole en rotation ; les moteurs sentaient nettement leur dix-neuvième siècle, ils amenaient des sourires sur les lèvres des visiteurs électriciens, le pire, c'est qu'ils tombaient souvent en panne, il fallait alors débrayer le moteur et tourner ou fermer la coupole à la manivelle, ce qui demandait du temps et de la sueur. La table équatoriale était équipée d'une lunette guide de 30 cm d'ouverture pour 5 mètres de focale, de trois chambres photographiques et d'un prisme objectif. Le télescope de 1 mètre qui n'était alors que Newton était dans la même coupole qu'aujourd'hui. Dans la coupole jumelle, on trouvait une petite table équatoriale "l'Eichens" (actuellement en cours de transformation en sidérost polaire pour THEMIS) équipée d'une lunette de 2,5 m de focale. Il y avait aussi naturellement le bâtiment dit du Grand Sidérost qui abritait le spectrohéliographe dans sa partie sud; la partie nord, vide d'instrument, était compartimentée à la demande d'un de mes prédécesseurs dans l'emploi, M. Joseph Leclerc, reporter cameraman, conservateur de la cinémathèque de la S.A.F. qui avait passé la période de l'occupation à faire les spectrohéliogrammes.

LA VIE À L'OBSERVATOIRE

Sauf les trois astronomes titulaires, tout le monde habitait l'observatoire. C'était commode et même indispensable pour assurer les services mais cela n'allait pas sans quelques querelles de proximité qui, grâce au ciel, n'interféraient pas trop au niveau du travail.

Le charbon étant contingenté, on chauffait les labos avec du bois fourni par l'abattage des arbres du parc ; le personnel avait droit à six stères de bois sur pied. Les arbres à abattre étaient choisis par le chef jardinier et les lots tirés au sort, ce qui ne manquait pas d'amener de longues palabres sur les qualités comparées des différents lots. Le bois destiné au chauffage des labos était coupé par un jardinier qui demandait parfois de l'aide ; j'ai vu Lyot, en tenue légère, passer les bûches au scieur. Toujours pressé, il est, une fois, reparti sur son Vélosorex, bas de pantalon retroussé, ayant à la hâte passé un veston sur son torse nu .

Il y avait peu de personnel à Meudon, l'atmosphère y était conviviale, il n'y avait pas de barrières entre les services. Les pots réunissaient tout le personnel, gardes et jardiniers compris. Lorsque Lyot essaya son premier monochromateur standard OPL, tout le monde l'aida à transporter un équatorial dans la cour et à fabriquer une lunette dans une caisse à obus, reliquat de l'artillerie allemande; ensuite, on mit l'œil à l'oculaire et on s'extasia sur la qualité de l'image.

Chacun avait sa table dans le labo-est, sauf Baldet, Bertaud (labo-ouest) et d'Azambuja qui s'était taillé un bureau pour lui tout seul dans les locaux inoccupés de l'étage au-dessus. Au milieu de la pièce, un vaste poêle, allumé, nettoyé et gavé de bûches était, l'hiver, le centre géographique des conversations. Mme d'Azam et Grenat avaient leur table devant une fenêtre, Servajean travaillait sur sa planche à dessin devant la porte de la salle des pendules près des étagères supportant les clichés du Soleil les plus récents. Assis devant une haute table en chêne, Monfort nettoyait et étiquetait les derniers spectrohéliogrammes, à moins qu'il ne fût dans l'angle sud-ouest près de l'évier et de la cuve à laver les clichés, en train de faire le révélateur ou l'hypo. nécessaires aux besoins des photographes. La table qui me servait de bureau était située au centre de la pièce à un mètre du poêle, là où l'éclairage était le moins bon et où on cuisait en hiver. Derrière moi, posée sur un vaste meuble en chêne on pouvait voir la "machine à mesurer", agrandisseur horizontal qui permettait d'amener le diamètre des spectrohéliogrammes à 114 mm, valeur pour laquelle, au centre du disque, un degré héliographique est égal à 1 mm. Cette machine passait d'autant plus inaperçue qu'elle se terminait par une "cage" faite d'une armature en bois portant du tissu noir destiné à faire l'obscurité autour de l'image projetée du Soleil. Servajean et moi avons passé en cet endroit de nombreuses heures à relever les coordonnées des pieds de filaments et à les reporter sur des bandes de papier millimétré, travail fastidieux s'il en fut et qui inspira à Servajean l'idée de l'anamorphoseur ⁴. Dans l'angle nord-ouest du labo, il y avait une cabine en bois qui abritait l'unique téléphone. Bien que l'on prît soin de fermer la porte, tout le labo entendait les conversations, on n'ignorait rien des événements qui traversaient la vie des collègues, d'autant que, le matériel étant de mauvaise qualité, il fallait en général crier dans le combiné. Une sonnette avait été posée dans la cabine, qui permettait d'appeler d'Azam à l'étage au-dessus, le bruit de ses pas indiquait qu'il avait entendu l'appel. On entendait quelquefois Mme Lyot, qui surveillait les devoirs de ses enfants, faire appel à son académicien de mari pour résoudre un épineux problème. La ligne n'était pas directe. Le standard (fiches, rotation de manivelle et mauvais contacts), au poste de garde, était mis en œuvre par Lempérière ou par le garde de service ce qui provoquait quelque confusion, tous n'ayant pas la même opinion sur l'orthographe des indicatifs téléphoniques ⁵. Les communications intérieures passaient aussi par le poste de garde ce qui donnait lieu à d'interminables attentes quand le garde était en train de faire la police sur la terrasse.

L'observatoire vivait avec une grande économie de moyens. La menuiserie, où Leroy avait remplacé Chaudot dans les fonctions de garçon de laboratoire, a été pendant deux ou trois ans alimentée en bois par les caisses à

⁴ Voir à ce sujet la note intitulée: l'anamorphoseur de clichés solaires.

⁵ Je rappelle qu'en ce temps là, les numéros de téléphone étaient composés d'un mot (dont on ne retenait que les trois premières lettres) et de quatre chiffres. Le numéro de l'observatoire était: OBServatoire 11 39. Au lieu d'écrire ROquette, certains composaient ROcket avec des résultats inattendus !

obus de l'armée allemande. Pour les reproductions quotidiennes que Mme d'Azam a commencé à faire vers 1947, on a utilisé des rouleaux de papier Gevaert abandonnés par l'occupant et dans lesquels elle coupait consciencieusement au massicot des formats 13x18. La première fois que d'Azam me demanda de poser une prise de courant, il ne manqua pas de m'indiquer quels fils je devais d'abord déposer pour récupérer le matériel nécessaire. L'affineur qui était en train de monter son radio télescope au nord-ouest de l'étang, avait amené une bobine de plusieurs centaines de mètres de câble dans laquelle il nous autorisait à puiser ; d'Azam, sans m'interdire de le faire, faisait à ce propos des commentaires sur le gaspillage. L'encre violette fournie par Daudard était la même que celle que l'on mettait à l'époque dans les encriers des écoles communales. Il n'aurait pas été convenable que l'on puisse remplir des stylos qui auraient pu tout aussi bien servir à écrire des lettres personnelles ! Daudard devait à l'époque être la seule personne, en France à ne pas trouver dans le commerce des crayons HB !!! L'acquisition d'un agrandisseur, pourtant indispensable, nécessita de la part de Servajean et de moi-même un siège de plusieurs mois. Naturellement, Danjon donna en riant l'autorisation d'achat à la première demande. Une autre anecdote, bien que se situant en dehors de la période que je traite, illustre l'esprit d'économie qui régnait. En 1954, Mme d'Azam était devenue chef de service à la place de son mari qui avait épuisé toutes les possibilités de prolongation de sa période d'activité. De plus en plus, il fallait commander des quantités importantes de plaques pour les observations. Pour leur conservation, j'avais, à de nombreuses reprises, demandé l'achat d'un réfrigérateur. J'avais aussi réclamé une machine à écrire dans le service, car je tapais le QBSA ⁶ et devais emprunter la machine de Bertaud. Comme la frappe durait longtemps (parce que j'avais de nombreuses autres tâches à accomplir), toutes les fois que Bertaud ou Baldet avaient une lettre à taper, ils me sommaient de leur rapporter leur machine dont ils changeaient la tabulation. Enfin, j'avais besoin d'une petite table à dessin, pour la préparation et le dessin des taches sur les cartes synoptiques. Un jour que Danjon donnait audience à Meudon, mon chef de service prit son courage à deux mains et demanda à le voir. En partant, elle s'arrêta dans mon bureau pour m'assurer qu'elle allait faire son possible mais qu'elle ne pensait pas pouvoir obtenir d'un coup, des sommes aussi importantes pour des dépenses de confort. Quelques minutes plus tard, elle était de retour ; elle était effondrée. "Tout, dit-elle, tout..., il a tout accordé sans discuter". Danjon, qui maniait des sommes autrement importantes, devait avoir été tellement heureux que les d'Azam lui demandent quelque chose !!! Le dénouement de l'affaire fut que l'on n'acheta jamais ni le réfrigérateur ni la machine à écrire. Finalement, le frigo fut acheté par Pecker qui l'installa au rez-de-chaussée des communs partie sud, et la machine à écrire me fut offerte par Guidoni ⁷. La table à dessin fut acquise quelques années plus tard grâce à l'opiniâtreté de Trellis.

Le bâtiment du Grand Sidérostas était le domaine de Monfort pour ce qui était du ménage et du chauffage. Monfort était un mutilé de guerre sur emploi réservé. Il était, comme les autres gardes et garçons de laboratoire, habillé de bleu par l'administration. Il arborait une casquette portant les initiales OP ce que Brebion traduisait par "ouvrier paresseux". Comme toute bonne ménagère,

⁶ Pour les non-initiés, QBSA = Quarterly Bulletin on Solar Activity. Publication trimestrielle sous l'égide de l'UAI dans laquelle nous assurons la confection de la liste des éruptions observées par tous les observatoires participant à la surveillance du Soleil.

⁷ Guidoni était secrétaire. Il résidait à Meudon, jusqu'au moment où il remplaça Marandon au secrétariat à Paris.

Monfort, quand il avait balayé, n'aimait pas qu'on salisse. Il me voyait toujours arriver d'un mauvais œil bien que nos relations aient toujours été excellentes. Il était dans les mêmes dispositions en ce qui concerne le chauffage. Son opinion était qu'un moyen de chauffage n'est pas fait pour chauffer mais pour ne pas s'éteindre ! Au milieu du bâtiment du grand sidéostat trônait un énorme poêle (le même que celui du grand labo) qui était censé, l'hiver, empêcher la température du bâtiment de descendre au-dessous de zéro degré. Monfort, maître chauffagiste, pouvait faire en sorte que la charge du poêle dure quatre jours. Inutile de dire que le bâtiment n'était pas chauffé, on pouvait poser la main à plat sur le poêle sans même ressentir une sensation de tiédeur. Naturellement, par grand froid, j'ouvrais le tirage, Monfort trouvait la chaudière éteinte et me faisait des remarques dépourvues d'aménité. Le labo-photo était chauffé par des moyens modernes ! Il possédait une résistance électrique qu'il était absolument interdit de laisser branchée en permanence. Par hiver rigoureux (-5°, -10°) tout était gelé, on réchauffait peu ou prou les produits en les posant sur le poêle. La résistance, mise sous tension à l'arrivée, n'avait pendant la durée des observations élevé la température que de un ou deux degrés. La tentation était forte de laisser le radiateur branché en permanence. Même sans thermostat on ne risquait pas la surchauffe, mais il y avait toujours à craindre le passage de d'Azam qui ne plaisantait pas avec le "gaspillage". Servajean me racontait que Joseph Leclerc, homme frileux, laissait le chauffage en permanence; naturellement, d'Azam s'en apercevait et faisait des commentaires dépourvus d'amabilité. Une certaine fois, il avait dissimulé un enregistreur dans le labo. Leclerc, qui n'était pas fou, avait détecté l'espion, l'avait neutralisé, et à la fin de chaque semaine, en accord avec le cahier d'observations, fabriquait une courbe de température vraisemblable... Jusqu'au jour où il imprima à la courbe un mouvement rétrograde ce qui mit un terme à l'aventure électrique ! Alors, à coup de planches de bois Leclerc se tailla dans le bâtiment un petit bureau muni d'une chaise et d'un poêle à bois qu'il avait l'art de porter au rouge en des temps record. J'étais trop jeune et trop respectueux pour me permettre de pareilles privautés et jusque vers 1953 je continuai à passer sur la deuxième terrasse des hivers très froids.

L'hiver procurait d'autres ennuis. Le cœlostat était entraîné par un moteur à poids muni d'un régulateur de vitesse à ailettes. On avait récemment "modernisé" le système en introduisant une synchronisation par pendulette. Le régulateur était réglé pour tourner un peu trop vite; à chaque tour, il établissait un contact. Lorsqu'il y avait coïncidence entre ce contact et un signal envoyé périodiquement par la pendule, un système électromécanique retardait le mouvement. Par temps chaud et huiles fluides, le dispositif fonctionnait bien. Il n'en allait pas de même l'hiver, la mécanique gommée freinait la rotation du régulateur et la synchronisation aggravait la chose. C'est pourquoi il y a dans la collection une belle quantité de clichés ovales. On connaissait en 1945 les moteurs asynchrones synchronisés. Le spectrohéliographe en était muni. La règle étant que rien ne devait arrêter la prise de clichés, d'Azam voulait éviter au maximum l'utilisation de l'électricité car les coupures et autres délestages étaient fréquents. Et quand ce n'était pas l'EDF qui coupait, c'étaient les fusibles du compteur de l'observatoire qui sautaient. La puissance totale disponible devait être de l'ordre d'une dizaine de kilowatts. Grenat, dépanneur universel, passait une partie importante de son temps à équilibrer les fusibles, ôtant des ampères à Paul pour les donner à Jacques. Lorsque le courant électrique du réseau manquait, on utilisait le courant continu produit par une batterie d'accumulateurs située entre la deuxième et la troisième cour et distribué dans tout l'observatoire. De plus, au grand sidéostat, on disposait d'une batterie de 36 volts avec laquelle on alimentait des moteurs télégraphiques Baudot début de siècle que l'on mettait

à la place des moteurs synchrones en cas de manque de courant alternatif. Ces moteurs Baudot étaient la poésie même, tout en laiton verni, lestés d'une quinzaine de kilos de plomb et surtout affublés d'un régulateur à masselottes que l'on devait maintenir au milieu de leur course à l'aide d'un potentiomètre de réglage. Malheureusement, le réglage ne se conservait pas plus de quelques secondes; c'est ainsi que pendant les poses, quand on devait se servir de ces damnés moteurs, l'observateur devait sans cesse courir du moteur de tête au moteur de fente pour agir sur le potentiomètre; une pose sur K₃ l'hiver à cette époque, pouvait durer 36 minutes. Entre le dysfonctionnement du cœlostate et les anomalies des Baudot, les clichés n'étaient pas souvent ronds en hiver.

La saison chaude avait aussi ses contraintes. La deuxième terrasse était à la même altitude que le château d'eau qui alimentait l'observatoire. A la moindre baisse de niveau, l'eau disparaissait des robinets de la terrasse supérieure et cela se produisait l'été quand la consommation d'eau des Meudonnais augmentait. Je me rappelle la fureur de Danjon qui passait le mois de juillet à Meudon, d'avoir dû, un certain jour, se raser à l'eau d'Evian. On était aussi très à cheval sur la température des bains de développement, pour des raisons photométriques, mais aussi parce que les émulsions sur plaques de verre étaient très fragiles. Le refroidissement des bains utilisés au développement des spectrohéliogrammes était un vrai problème. Il n'y avait pas un seul réfrigérateur dans tout l'observatoire, même pour la conservation des émulsions ⁸ que l'on achetait par petites quantités. A l'endroit de l'extension actuelle de la table équatoriale, il y avait un puits qui alimentait une pompe à main toujours désamorçée. Il fallait donc avoir soin de conserver une petite quantité d'eau pour amorcer la pompe qui permettait de tirer une eau raisonnablement fraîche. Il est arrivé que la quantité d'eau de réserve soit épuisée avant l'amorçage de la pompe !

Depuis 1920, la vie de Meudon était rythmée par les observations du Soleil. En l'absence de technicien, la prise quotidienne des clichés, dimanches inclus, était assurée par tous les astronomes quel que fût leur domaine de recherche. Depuis que le CNRS, de création récente, mettait, en aide individuelle, du personnel à disposition des astronomes, l'aide technique faisait les observations des jours de semaine, aidé par d'Azam et Servajean les dimanches et fêtes. Dès mon arrivée, on me mit aux observations à la grande satisfaction d'Oberlin qui put ainsi travailler pour Lyot à temps complet. Je faisais les spectrohéliogrammes six jours sur sept et un dimanche sur deux puis un dimanche sur trois après le retour de Servajean. La "semaine anglaise" n'était pas encore entrée dans les mœurs.

La participation française à la surveillance du Soleil à laquelle d'Azam tenait beaucoup puisque c'était son œuvre, était assurée par des observations visuelles au spectrohéloscope (l'héliographe n'est entré en service qu'en 1955). Nous étions de surveillance environ deux heures par jour. L'été, lorsque Danjon habitait Meudon, sa distraction, après la récolte des champignons, était l'observation au spectrohéloscope. Lorsque Danjon me regardait de son œil unique, j'étais littéralement glacé et je répondais en bredouillant aux questions même simples qu'il lui arrivait de me poser. Il était là lors de l'observation de la grande éruption du 25 juillet 1946 et les ordres qu'il donnait ne contribuaient pas à faire conserver leur sang-froid aux observateurs.

Les gens de "l'écurie d'en face", Baldet et Bertaud, n'avaient pas de

⁸ Bien avant que l'on achète le réfrigérateur évoqué page précédente.

technicien. Même après l'arrivée de Mlle de Obaldia, Bertaud, qui avait mis sur pied des observations de routine pour la recherche des novæ, demandait de l'aide. C'est ainsi qu'il m'arrivait de passer la nuit à la table équatoriale et de faire ensuite les spectrohéliogrammes après un court repos. Madame Herman faisait ses observations à l'OHP ; elle observait aussi à Meudon où elle mettait au point ses spectros. Elle travaillait à la grande lunette ou au télescope de 60 cm. après qu'il eût été mis à la place de l'Eichens (1950), dans la petite coupole Nord. Elle était parfois aidée dans la journée par le technicien de son mari qui avait son labo à la Sorbonne, mais elle était contente que Servajean ou moi l'aidions la nuit.

Les observations de nuit n'étaient pas non plus une sinécure. La table équatoriale était d'emploi confortable avec sa plate-forme mobile et ses rappels qui répondaient bien. Il en était tout autrement à la grande lunette dont l'équipement électrique accusait un âge vénérable. Le fonctionnement en était si aléatoire qu'on aurait pu engager des paris sur le résultat de l'action de l'observateur sur les différentes commandes. Le retournement de la lunette qui exigeait la déconnexion puis la reconnexion des commandes tournait souvent au cauchemar. La recherche d'une panne dans une coupole où pénètre un vent froid, sans lumière, à une heure du matin est chose désagréable. Encore heureux si pour finir, le moteur acceptait de fermer la coupole. Roger Servajean a ainsi une fois passé une bonne heure dans une niche de la grande coupole à attendre l'arrivée de la plate-forme d'observation que je lui amenais en tournant le mouvement à la main sous l'œil unique de Danjon.

L'atelier occupé par Brebion et Devove auxquels se joignit Mellina vers 1950 n'avait pas de bureau d'études. Le "client" venait expliquer à Brebion (sous l'œil attentif de Grenat) ce qu'il attendait de lui ; ensuite, si besoin était, Brebion exécutait quelques dessins sur une antique planche qu'il tenait sur ses genoux. Les éléments qui ne nécessitaient pas une grande précision étaient faits par Devove sous la houlette de Grenat.

SCENES DE LA VIE ORDINAIRE

A mon arrivée à l'observatoire, il était de bon ton de ne pas répondre aux journalistes, sinon avec une certaine condescendance. Il faut reconnaître que les connaissances et la qualité de ceux qui nous rendaient visite à l'époque n'avait aucun rapport avec celles des journalistes spécialisés d'aujourd'hui. Les articles n'étaient pas bons, truffés d'erreurs dues à l'ignorance du scripteur ; de plus, ils étaient fréquemment coupés de manière aléatoire pour en adapter la longueur aux nécessités de la mise en page. Les résultats de ces coupures étaient inattendus, c'est ainsi que je suis devenu membre de l'Académie des Sciences.

Au cours de son allocution de prise de fonctions, Danjon développa un plan de croissance de l'observatoire, laquelle passait par une augmentation des crédits, donc par une plus grande notoriété, donc par beaucoup d'articles dans la presse. En conséquence, les astronomes étaient invités à être très coopératifs avec les journalistes. Dans les mois qui suivirent, nous eûmes donc beaucoup de visites avec des résultats très irréguliers. Jusqu'au jour où une extrapolation des paroles de Servajean (probablement faite pour donner un peu de piquant à un article qui aurait été plat) amena un incident diplomatique entre la France et la Grande-Bretagne. Danjon piqua une des colères dont il était coutumier, il appela

Meudon ⁹ et rappela qu'on ne devait pas accorder d'interview sans son autorisation formelle. L'incident ayant alléché les rédactions, les jours qui suivirent furent remplis d'appels téléphoniques d'échotiers avides de sensationnel... impitoyablement renvoyés vers le Directeur de l'Observatoire par une Marguerite d'Azambuja désireuse de faire payer les consignes d'amabilité envers la presse et l'injuste réprimande dont Meudon avait été l'objet.

Tant que le mémoire ne fut pas publié, d'Azam fut dactylo à temps complet ! Après la parution du mémoire, il consacra ses après-midi à la construction du spectrohéliographe double ce qui exigea au préalable le démontage d'un autre spectro. On ne démolit pas les piliers de briques, lui et moi les déplaçâmes à la main sur des rouleaux, à la grande joie de l'inévitable Danjon qui venait observer la situation. Après la mise en place des piliers, d'Azam entreprit la mise à hauteur des pièces de poids raisonnable. Il ôta son veston (pas son gilet !), enfila une blouse blanche et fabriqua de ses mains, avec un soin et une précision extrêmes, des supports en acajou. La confection du plus petit de ces objets lui prenait l'après-midi. C'est assez dire que la mise sur pied de l'instrument prit un certain temps. Le réglage de l'optique fut pour moi l'occasion de voir à l'œuvre un maître du genre. D'Azam faisait les réglages des supports et des pièces optiques sans hésitations, en une seule fois et ... sans laser.

Lorsque Lyot voulut faire passer un test d'observation à son filtre standard $H\alpha$, il mit en place un petit équatorial à l'est du cœlostate de l'autre côté de l'allée (non encore asphaltée) . En un tournemain, la lunette "caisse à obus" fut montée et l'axe horaire réglé. Puis Lyot expliqua le réglage du filtre. Pour autant que je me le rappelle, nous devions être trois à boire ses paroles, Grenat, Dollfus et moi. Le filtre fut mis devant la fente du spectrohéliographe, Lyot prit un étui dans sa poche, en tira lentement et avec grande précaution un thermomètre fin et, solennellement, nous dit : "Je tiens à ce thermomètre comme à la prune de mes yeux, c'est un étalon pour le contrôle des composants des filtres et l'étalonnage des thermostats, sa perte me causerait un grand préjudice". Les assistants s'écartèrent, les yeux rivés sur l'objet sacré. Lyot plaça le tube de verre dans le trou ad hoc ménagé dans le filtre, les graduations dépassant, puis il entreprit l'alignement du filtre dans le faisceau, par observation de l'image réfléchie. Un geste brusque, une rencontre de la partie émergée du thermomètre avec le tambour de la fente, l'objet cassa net. Lyot resta un long moment sans rien dire, puis : "Cela ne fait rien, j'en ai un autre".

L'argenture des miroirs se faisait deux fois par an par le procédé Martin. Il n'y avait qu'un jeu de miroirs. Donc, il fallait faire l'argenture dans la journée. Un jour où les observations avaient été faites de bonne heure, d'Azam donnait solennellement l'ordre à "la mécanique" de démonter le miroir. Dans la salle d'argenture, Brebion insérait une corde dans la gorge pratiquée dans l'épaisseur du miroir pour qu'on puisse le manipuler. Je nettoyais le miroir à l'acide nitrique, je le laissais sous eau courante, préparais les bains, soude et sucre d'une part, argent et ammoniac d'autre part. Puis j'appelais d'Azam qui présidait à l'opération délicate de mélange des bains et décidait du moment le plus opportun pour tremper le miroir, face en dessous (attention aux bulles d'air) dans le bain qui commençait à précipiter. Lorsque tout le nitrate d'argent avait été transformé en argent métal, on sortait le miroir, on vérifiait l'opacité de la couche, et on décidait, soit de recommencer, soit de mettre une deuxième couche, soit

⁹ Danjon, comme tous les directeurs, résidait à l'observatoire de Paris, sauf pendant les vacances. Il passait en général le mois de juillet à Meudon.

d'accepter l'argenterie. Dans ce dernier cas, on procédait au lavage (sept fois à l'eau courante et une fois à l'eau distillée). L'après-midi, je polissais le miroir avec un tampon garni d'une peau de chamois saupoudrée de rouge d'Angleterre. Lorsque j'estimais l'œuvre achevée, je rappelais le chef de service qui ordonnait la poursuite du polissage ou acceptait le travail. Dans ce dernier cas, il faisait couler sur le miroir, d'un geste ample et régulier, un vernis obtenu en laissant longuement macérer du coton azotique dans de l'acétate d'amyle. Puis tout le monde quittait la salle d'argenterie pour ne pas trop remuer les poussières. Le soir, tard, on remontait le miroir. J'ai décrit ci-dessus, le cas banal du miroir de 50 cm J'ai argenté trois fois le 75 cm du grand sidéostat et une fois le 1 mètre. On équipait ces miroirs d'une ceinture en laiton et on les manipulait avec un palan. J'étais préposé à la préparation des bains d'argenterie et à la fabrication du vernis. Je demandais à d'Azam de commander les produits nécessaires dont je lui fournissais la liste. Mme d'Azam un jour, s'indigna de "l'énorme" quantité (2 litres) d'acétate d'amyle que j'avais fait commander et son mari avait même parlé de me la faire payer (la somme n'était pas considérable). A quelque temps de là, on m'ordonna de préparer les bains pour le 75 cm. Ce grand miroir exigeait beaucoup de bain, donc, un quantité considérable de nitrate d'argent, produit très cher. Contrairement à la règle qui voulait qu'on préparât suffisamment de bain pour faire deux argentures, je ne commandai les produits que pour une seule. Et ce qui devait arriver arriva ! L'argenterie rata. Et quand d'Azam me dit de mettre en route le deuxième épisode, je lui dis que je n'avais pas les produits car je ne pouvais pas me permettre le cas échéant de payer de ma poche un kilogramme de nitrate d'argent. J'ai rarement vu chez mon maître autant de colère contenue... Il se contenta de me dire : " Vous sentez bien que vous n'avez pas raison ". C'est vrai, je savais que je n'avais pas raison, mais je n'étais quand même pas mécontent. Allez savoir pourquoi.

J'ai déjà parlé de Macris, astronome grec, venu à Meudon commencer une thèse avec Lyot. Lui et moi travaillions ensemble aux observations et nous entendions à merveille. Sacrifiant à une ancienne bien que contestable tradition, je lui apprenais beaucoup de mots d'argot qu'il utilisait sans malice dans les salons. Pendant son séjour, arriva à Meudon, un père jésuite qui venait se familiariser avec les observations au spectrohéloscope car il se rendait au Liban, dans un observatoire qui en possédait un. Cet homme, au demeurant fort estimable, était une vraie calamité pour les instruments. Il ne pouvait pas voir sans toucher. Il caressait le réseau, les fentes, l'objectif d'entrée... Je m'arrangeais pour ne jamais le laisser seul à l'instrument. Un jour que j'avais un travail urgent à faire, je demandai à Macris de me remplacer et de faire en sorte que le Père ne commette pas de dégâts. Deux heures après, ne les ayant pas vus redescendre, j'allai voir comment se passait la cohabitation. Macris collait à la soutane du jésuite et s'interposait à chaque instant entre lui et l'instrument. En arrivant, je l'entendis dire de son accent méridional " Mon père... mon père, est pas permis toucher aux fentes". Ce jour-là, le Père ne put toucher à rien !

Laffineur était ingénieur à l'Institut d'Astrophysique. Il avait récupéré un miroir récepteur de Radar allemand et l'avait installé sur la deuxième terrasse au nord-ouest de l'étang (sur la pyramide tronquée en béton, près du restaurant actuel). Pour l'aider, il s'était adressé à l'armée de l'air qui mettait à sa disposition de jeunes sous-officiers spécialistes en réception radio. Nous avons ainsi vu passer un certain nombre de sergents tous fort sympathiques mais aux comportements variés. Ils avaient une chambre à l'observatoire au premier étage, tout près des locaux du service solaire. L'un d'entre eux ramenait souvent de jeunes personnes très fardées que l'on rencontrait parfois lorsqu'elles sortaient furtivement le matin. La prude Mme d'Azam n'appréciait pas, mais pas

du tout, le comportement du sous-officier de l'armée française. Elle était fille d'officier et avait une vision très idéale de l'armée. Un matin qu'elle était arrivée un peu plus tôt, elle tomba nez à nez avec le couple (la fille ce matin-là était particulièrement voyante). Le sergent dut sentir la réprobation. Il se crut obligé de dire " Euh...Je vous présente ma maman !"

Il n'y avait pas de véhicule automobile à Meudon. Il y avait, à Paris, une voiture avec un chauffeur (Aimé Couder, intarissable en rugby quand il venait à Meudon accompagner Danjon) qui servait surtout aux déplacements du Directeur. En revanche, Meudon avait un cheval. Préfigurant l'arrivée des modernes tracteurs, l'animal était d'abord dévolu aux travaux de jardinage ; il servait éventuellement de voiture de courses. Lorsqu'il fallait porter les annales de l'observatoire à la Bibliothèque Nationale, à la Sorbonne et à d'autres bibliothèques de grands établissements, Georget attelait le cheval à la "tapissière" ¹⁰, coiffait une casquette neuve et s'en allait dans cet équipage bucolique, livrer à l'intelligentsia les derniers fruits de la science moderne. Je n'ai jamais entendu parler de l'effet produit sur les bibliothécaires parisiens ! En fait, il n'y eut pas un cheval, mais plusieurs chevaux (dont une jument) qui donnaient bien du souci à Daudard auteur d'innombrables rapports pour expliquer au ministère pourquoi un établissement scientifique achetait d'aussi considérables quantités de paille. Je me rappelle un cheval en particulier parce que très affectueux. Cette bête aimait la compagnie des hommes. La nuit, on le lâchait sur la terrasse publique que d'aucuns devaient emprunter pour rentrer chez eux. Du plus loin qu'il entendait un pas, le cheval accourait au triple galop. Entendre, dans la nuit, la galopade, voir peu à peu émerger de l'ombre cette grosse masse imprécise donnait des sueurs froides à beaucoup. Les gens élevés à la campagne s'en sortaient bien, ils n'avaient pas peur des chevaux, mais les autres ! Une nuit, Bertaud, qui habitait le château, attendit de longues minutes dans sa voiture que le cheval lui cède le passage. Dans la journée, quand on n'avait pas besoin de lui, le cheval était laissé en liberté sur la deuxième terrasse. Souvent, il venait se regarder dans le miroir du cœlostate, ruinant du même coup, le cliché en cours. C'était ennuyeux, d'autant que n'ayant que peu vécu à la campagne, et ne m'étant jamais occupé de chevaux, je ne savais pas très bien comment lui dire de s'éloigner. J'allais donc chercher Georget qui riait et commentait l'événement en roulant tous les r de son Berry natal.

SOUVENIRS...SOUVENIRS

Je me propose de raconter ici quelques anecdotes que je n'ai pas vécues mais que j'ai entendu raconter à plusieurs reprises sans trop d'exagération d'une fois à l'autre, ce qui garantit une sorte d'authenticité.

Lorsque Deslandres fut nommé à Meudon, vers 1899, il vint prendre contact et entra par la petite porte du concierge. Lui barrant le couloir, il vit la haute silhouette du père Bardiot qui lui dit : " C'est vous le nouvel astronome ?". Deslandres, plutôt petit, leva les yeux, prit la chose très sèchement " Oui mon ami, pourquoi ?", "Ne venez pas, Monsieur, ils sont tous fous ici". On sait que Deslandres ne tint pas compte de l'avertissement.

Il y avait au moins un vrai fou à l'époque. C'était un garde qui avait été militaire en Afrique du Nord et qui avait conservé un souvenir obsessionnel de certaines tribus ayant apparemment mené la vie dure à l'armée française. A la tombée de la nuit, il parcourait le parc et tirait sur tout ce qui bougeait. C'était très

¹⁰ Sorte de char à bancs.

ennuyeux pour les astronomes qui prétendaient observer. Il n'était pas question d'entrer à l'observatoire par la porte que le garde surveillait particulièrement. Donc, les astronomes, pour travailler, faisaient le mur de l'avenue Marcelin Berthelot et, par la forêt gagnaient les coupoles. On raconte, qu'à plusieurs reprises, Baldet, alors jeune et fringant, ne dut son salut qu'à la fuite devant le fou furieux qui le poursuivait en hurlant, le fusil à la main.

Deslandres vint à Meudon pour construire un grand spectrohéliographe, les essais qu'il avait menés à Paris ayant été concluants. Il fit d'abord construire le bâtiment appelé depuis "Petit Sidérost" sur lequel il avait fait placer un sidérost polaire pour alimenter l'instrument. Vers 1904, il pensa qu'un instrument plus grand et à multiples possibilités serait alimenté par un sidérost de Foucault de taille suffisamment importante pour couvrir un objectif d'au moins 40 cm. quelle que fût l'heure de l'observation. Il passa commande d'un sidérost à miroir de 1 mètre et fit construire la grande bâtisse au toit plat que nous connaissons sous le nom de "Grand Sidérost". La construction fut terminée vers 1906 mais le sidérost n'était pas prêt. En attendant, on monta au sud du bâtiment un cœlost sur une robuste table en chêne, un miroir secondaire sur un pilier de briques et on commença les essais du grand spectrohéliographe à chambres multiples. Lorsque le sidérost de Foucault fut livré, Deslandres, convaincu de la supériorité du cœlost, rendit définitif le "bricolage" antérieur.

Le garde fou avait disparu depuis longtemps, mais Antoniadi¹¹, par peur, s'enfermait à clé la nuit, dans la coupole. Un certain jour, il proposa à un collègue une observation en commun à la grande lunette. L'autre qui se sentait un peu fiévreux, hésita et finit par décliner l'offre. Se méprenant sur les raisons du refus, Antoniadi le rassura : "Venez donc, n'ayez pas peur, je prendrai mon revolver". Réponse du collègue : "Je veux bien à la rigueur aller travailler avec vous, mais si vous emportez un revolver, il n'en est plus question".

Certain après-midi, Deslandres débarque dans la deuxième cour des communs, rencontre Millochou et lui demande son emploi du temps "Ah ! Monsieur le Directeur, je ne me sentais pas bien et je suis resté couché" " C'est très bien mon ami, soignez-vous" , puis, apercevant d'Azam qui arrivait : "Et toi, jeune d'Azam, qu'as-tu fait ce matin ? ", "Moi, Monsieur le Directeur" répond d'Azam qui n'avait manifestement pas entendu le début de la conversation, "j'ai aidé Millochou".

Deslandre était très distrait, préoccupé par ses recherches, il ne reconnaissait pas sa femme qu'il croisait avenue du Château. C'est ainsi qu'un jour, il omit de répondre au respectueux salut d'un noble visiteur étranger. Le lendemain, deux individus, la mine grave, vinrent lui demander de bien vouloir désigner ses témoins en vue du duel qui allait l'opposer à son collègue. Après explications, Deslandres partit d'un énorme éclat de rire et l'affaire s'arrêta net.

Meudon, mai 1993

G. OLIVIERI

¹¹ Antoniadi, astronome grec, spécialiste des planètes, auteur de dessins planétaires célèbres.